

# Un monstre froid dans la *Trilogie du Caire* de Naguib Mahfouz : un hanbaliste débauché

*Raouya Amrani Boukhobza, doctorante*

Notre contribution se fonde sur certains éléments de la deuxième partie de notre travail de thèse en littérature comparée, dont l'intitulé est « Éthiques existentielles et existentialistes dans l'œuvre de Naguib Mahfouz, de Jean-Paul Sartre et de Juan Goytisolo ». Les références bibliographiques de cet exposé sont le chapitre sur la mauvaise foi de *L'Être et le Néant* de Jean-Paul Sartre et *La Trilogie du Caire* de Naguib Mahfouz, qui décrit la vie sociale et politique d'une famille traditionnelle cairote depuis les années 1930 jusqu'aux années 1970. Le personnage principal du roman, le commerçant Ahmed Abd-el-Gawwad, retiendra particulièrement notre attention, puisque c'est lui qui incarne ce qui, à notre sens, peut être nommé « la mauvaise foi » au sens sartrien.

Un monstre, du latin *monstrare* (montrer), c'est ce qui est montré du doigt, indiqué, *indicatus* (indiqué, de *index*, le doigt), comme différant d'une moyenne érigée en norme. L'animalité ne peut pas être monstrueuse : l'instinct qui la définit la situe toujours dans une moyenne, c'est-à-dire dans une norme. Seule l'humanité dont le déficit de l'instinct est « abyssal » (Bergson), peut s'éloigner d'une moyenne qui s'impose physiologiquement et socialement comme la norme. Seule l'humanité est capable de monstruosité, c'est-à-dire d'écarts flagrants avec la norme, écarts dignes d'être montrés.

Il y a des monstres chauds et des monstres froids. Les monstres chauds sont des monstres manifestes et exubérants. Ils explosent de monstruosité dans toutes les directions possibles. *L'hybris*, principe de la monstruosité chaude, les pousse à accumuler les actes de transgression, de violence, d'anéantissement. Un monstre froid est secret, discret, presque invisible. Nietzsche, dans *Ainsi parlait Zarathoustra*, qualifie l'État moderne de « plus froid des monstres froids ». La monstruosité des monstres froids est calculée, maîtrisée, rationalisée. Un monstre froid assume sa monstruosité en toute bonne conscience avec calme et *self control*. Il parvient à disposer d'un pouvoir immense sans jamais que ce pouvoir soit manifeste. Son pouvoir est occulte.

Dans *La Trilogie du Caire* de Naguib Mahfouz, le personnage principal, Ahmed Abd-el-

Gawwad, est un monstre froid. Il possède un pouvoir familial absolu, fondé sur la tradition du droit musulman nommée hanbalisme. Le hanbalisme est le plus strict des droits musulmans. Il interdit à l'épouse de sortir de la maison de l'époux. Les fils et les filles sont mariés sous l'autorité du père. Les cinq prières rituelles doivent être effectuées par tous ceux qui sont présents dans la maison, quelle que soit leur occupation. La prière du vendredi à la Mosquée est obligatoire pour tous les hommes de la maison. Les filles ne doivent pas sortir de la demeure et avoir des relations avec des hommes à l'extérieur de la maison, même s'il s'agit de simples actes de présence derrière les *moucharabiehs*. Cet homme exige de son épouse qu'elle veille pour l'attendre et l'accueillir chaque nuit, lorsqu'il rentre de la soirée qu'il s'arroge le droit de passer avec ses meilleurs amis. Son épouse doit lui présenter, lors de son retour, les vases d'ablution et les vêtements d'intérieur.

Tout ceci, c'est un pouvoir tyrannique absolu. Mais ce n'est pas monstrueux. C'est la norme de la tradition juridique du hanbalisme, particulièrement répandue en Arabie Saoudite. Non, ce qui est monstrueux, c'est la mauvaise foi, au sens sartrien, de cet homme, qui, pendant ses veillées, boit du vin, fume du haschich et fait l'amour avec des almées, chanteuses et courtisanes de l'Égypte d'avant-guerre. Et cette monstruosité est froide, parce que cet homme n'a la « chaleur » d'aucune mauvaise conscience, d'aucun regret ni remords.

Il fait pire. Alors qu'il est parti en voyage pour son travail de commerçant, Amina, son épouse, conseillée par ses enfants, ose sortir de chez elle pour se rendre à la mosquée Al Hussein, proche de la maison, pour se recueillir sur le tombeau du saint. Sur le chemin du retour, elle est renversée par une voiture et une de ses jambes est cassée. Ses trois fils et ses deux filles l'implorant de dire qu'elle est tombée dans l'escalier. Mais voilà, elle est la fille d'un *cheikh* très religieux et toute son éducation lui interdit de mentir. Elle avoue à son mari sa sortie. Ahmed Abd-el-Gawwad la chasse immédiatement de la maison familiale et n'accepte son retour qu'au bout de six mois, après s'être fait beaucoup prier.

La monstruosité froide d'Ahmed Abd-el-Gawwad, ce hanbaliste débauché, tient toute entière dans la mauvaise foi sartrienne qui est comme l'essence de sa personne. La mauvaise foi, chez Sartre, est une forme de néantisation de l'être de l'homme. La mauvaise foi néantise le pour-soi, la liberté de se projeter sans cesse et de se choisir, qui est propre à l'homme. La mauvaise foi nie le pour-soi et le transforme en un en-soi, en une simple chose. Elle chosifie le néant de la liberté humaine.

Chacun connaît l'exemple célèbre donné par Sartre dans *L'Être et le Néant*, celui de cette jeune femme qui abandonne sa main dans la main de son partenaire et se met à parler de sujets hautement intellectuels, comme si sa main était une simple chose, soumise à la simple

loi de la gravité. Elle sait très bien que sa main n'est pas un simple être physique mais un être de liberté, engagé dans de multiples projections et dans l'invention de sa vie. Mais elle fait une séparation stricte, quasi schizoïde, entre le pour-soi qu'elle est dans l'essence même de sa vie et l'en-soi de cette main, dont elle ne reconnaît plus la liberté.

Ahmed Abd-el-Gawwad est un monstre de mauvaise foi. Cette monstruosité est froide parce qu'aucun sentiment ou émotion ne la réchauffe. Sa débauche lui apparaît comme une simple chose qui n'est pas lui et dont il ne se sent aucunement responsable. C'est cette chosification qui est froidement monstrueuse, comme toutes les chosifications. Transformer un homme en chose, n'est-ce pas en faire un monstre ?

Trop souvent, la monstruosité est associée à des difformités spectaculaires. La vogue des films jurassik, vampirik, etc. a renforcé cette tendance. Or, cette prétendue monstruosité n'est liée qu'à l'illusion anthropocentriste. Les spectateurs disent que ces êtres extraordinaires sont laids, difformes et pour finir, monstrueux. Mais, comme le dit (approximativement) Voltaire, un crapaud est toujours beau pour sa crapette. Les monstres que nous présentent les grands *media* ne sont pas monstrueux, c'est-à-dire individuellement hors norme. Ils se ressemblent tous. Ils sont d'une triste banalité. Ils sont, si l'on peut se permettre cet adjectif, « terriblement » normaux. Les criminologues savent que les tueurs en série sont des personnes ordinaires, des messieurs-tout-le-monde. La monstruosité n'est pas dans l'article de foire qui étonne, dans l'extravagance qui fait peur. Elle est plutôt l'organisation rationnelle du mal, froide et déterminée, ordinaire, opiniâtre, sans aucune mauvaise conscience, puisqu'elle abolit la distinction entre le bien et le mal. La monstruosité n'a rien d'extraordinaire et de spectaculaire. Elle ne pourrait fournir le scénario d'aucun feuilleton télévisé.

Cette monstruosité banale, répandue, ordinaire, c'est celle d'Ahmed Abd-el-Gawwad, lequel passe inaperçu pendant tout le temps de sa vie. Ahmed Abd-el-Gawwad n'est pas un monstre spectaculaire, effrayant, qui fait hurler de peur et d'épouvante. Ce n'est pas un monstre chaud. C'est un monstre froid, tranquille et ordonné, dont la monstruosité rationnelle est aussi froide que celle que Nietzsche prête à l'État moderne.

Cette monstruosité, semble-t-il, est d'une part irréductible de notre être : égoïsme, duplicité, hypocrisie, demi-mensonge, mauvaise foi. Et si nous étions tous, quelque part, des monstres froids ?